

- SOUVENIRS -

- D'ENFANCE -

- DU PETIT MARCEL -



- ENTRE LES ALPILLES -

- ET LA ST-VICTOIRE -

Histoires Vécus
Dans les années 1935/45.
Dellasta Marcel – Fuveau.

PREFACE

Je ne suis pas provençale. Mes racines s'enfoncent du côté de l'est de la France, et depuis ma plus tendre enfance, je vis à Paris. La campagne m'ennuie... Or, allez savoir pourquoi, et depuis bien longtemps, je suis amoureuse de la Provence. Quand, de la route qui conduit au sud, j'aperçois les premières tuiles romanes, les premiers cyprès fièrement dressés dans un ciel devenu bleu, une illumination m'envahit et, une paix intérieure, jamais ressentie dans d'autre lieux, s'installe en moi. « Peut-être chacun de nous appartient-il à un paysage où il trouve un écho à sa nature profonde. » Cette pensée, d'un auteur que j'ai lu récemment, m'a sauté au cœur comme une révélation et une évidence.

Je viens le plus souvent possible dans la maison acquise il y a quelques années, dans un petit village blotti au pied de l'altière Sainte Victoire, cette montagne fascinante, dont la lumière décape les contrastes, détaille les nuances, hiver comme été, et qui laisse planer le soir sa douce mélancolie pour mieux répondre à l'assaut impérieux du soleil, le matin revenu...

C'est là, dans ce village, que je me suis liée avec mes voisins, d'une amitié puissante et profonde, de celle qu'on dit improbable avec les provençaux, qui certes vous accueillent les bras ouverts mais au fond restent indifférents, voire hostiles aux « étrangers ».

Marcel Dellasta est le père de ma voisine Josette, c'est donc par elle que je l'ai connu. Un courant de sympathie est, je crois, très vite passé entre nous. Marcel a une forte personnalité : entier et abrupt, il cache une profonde sensibilité. Comme la Sainte Victoire qu'il vénère, il est tout en contraste : âpreté et douceur. Comme Sainte Victoire qui fut rongée par le feu, de graves problèmes de santé ont ébranlé sa haute stature et sa solide charpente. Après quelques rencontres, il a évoqué pudiquement ses écrits en cours : souvenirs d'enfance destinés à ses enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants Il m'a donné deux ou trois textes, deux poésies...J'ai alors eu envie de tout lire. J'ai donc tout lu.

Marcel est un conteur qui a, de toute évidence, trouvé un vrai plaisir dans l'écriture. On s'accroche à ses récits, oserais-je le dire, comme on savoure les souvenirs d'enfance d'un Pagnol ou la vie des gens simples décrite par Giono. Chaque épisode nous plonge dans la vie d'alors, si éloignée déjà de ce monde actuel où rien ne nous surprend, où la technologie envahissante déshumanise les relations.

Quelques textes s'appliquent à décrire minutieusement les techniques du travail des champs ou à la mine. Mais l'émotion est partout présente, liée à ces hommes et ces femmes que le petit Marcel a craints, admirés, aimés et aussi raillés, pour quelques-uns, avec espièglerie. Frustrations affectives sous-jacentes et regrets sont évoqués à minima.

Et en toile de fond, toujours présente, la Provence, son soleil, ses parfums et sa sauvage beauté. Cet ouvrage, dans lequel Marcel Dellasta s'est beaucoup investi, permettra, j'en suis sûre, à ses lecteurs, de mieux comprendre l'homme qu'il est devenu à travers l'enfant qu'il a été.

Paris le 15 février 2006

Roselyne Costantino

Mon Village

Bâti sur un rocher, depuis un millénaire.
Dominant la vallée, digne d'un belvédère.
De tous les horizons, on peut les contempler.
Tes anciennes maisons, autour de ton clocher.

Tes ruelles escarpées, datant du moyen âge.
Tes murs fortifiés, vestiges d'un autre âge.
Tu berças mon enfance, si je n'y suis pas né.
Sans aucune différence, tu as su m'adopter.

Ah ! Que de souvenirs, au coin de chaque rue.
Et que de personnages, n'avons-nous pas connus.
A la belle saison, je revois sur les trottoirs.
A l'ombre des maisons, les femmes vêtues de noir.

Passant des longs moments, penchées sur leurs ouvrages.
A parler de leurs temps, dans de longs bavardages.
Ces femmes de mineurs, comme celles des coronas.
Vivant avec la peur, Qu'ils ne restent au fond.

Ils arrivaient enfin, après leur dur labeur.
En groupe par le train, ce vieux train des mineurs.
Plusieurs générations, ont fait ce dur travail.
Aux mines de charbon, qui rappellent Germinal.

Leur journée terminée, à la belle saison.
Ils allaient travailler, leurs terres au cabanon.
Ils voulaient profiter, de ce soleil ardent.
Dont ils était privés, pendant des jours durant.

Toutes ces lavandières, avec leurs charretons,
Qui descendaient naguère, au lavoir du Vallon.
A genoux dans leurs baquets, à grands coups de battoir,
Elles passaient la journée, et remontaient le soir.

Que sont-elles devenues, les belles fêtes d'antan ?
A jamais disparues, la saint Roch, la saint Jean.
La place était fleurie, décorée de genêts.
A l'entrée on lisait : " Honneur aux étrangers ".

Sur la place ombragée, formant un grand balcon.
Un monument existe, où figurent leurs noms.
De ces fils de Provence, qui un jour sont partis.
Ils sont morts pour le France, sans revoir le pays.

Les anciens ne sont plus, les temps ont bien changé.
Les cabanons en ruines, les vignes arrachées.
L'ancien lavoir se meurt, l'eau claire ne coule plus.
Le vieux moulin a vent, aussi ne tourne plus..

Ils aimaient leur village, qu'ils ne quittaient jamais.
Ils avaient un langage, qu'ils ont toujours parlé.
Cette langue connue, de Frédéric Mistral.
Que l'on ne parle plus, notre cher Provençal.

Mais toi mon cher village, toi tu n'as pas changé.
Avec tes mille ans d'âge, toujours sur ton rocher.
Entouré de collines, ceinturé de ruisseaux.
Dans ce décor sublime, tu évoques un tableau.

La nature t'as donné, pour finir son ouvrage.
Sous un ciel immaculé, un précieux paysage.
Elle est là, colossale, superbe dans sa gloire.
Riche de son passé, notre Sainte -Victoire.

Tu es, des alentours, un des plus beaux villages
Avec beaucoup d'amour, nous te rendons hommage.
Sachons te préserver, tu es notre joyau,
Nous t'avons tous aimé, tu es notre FUVEAU..

La Provence

*Je ne suis pas poète, mais j'ai mis tout mon cœur
Pour conter ma Provence, dans toute sa splendeur.
En partant des Alpilles, non loin de St Rémy,
S'étendant au-delà vers les Saintes-Maries,
C'est la terre des gardians : le mistral s'y déchaîne.
Ce fils de la Provence que malgré tout on aime,
Souffle fort en Camargue où plus rien ne l'arrête,
Où il devient furieux; il est vraiment le Maître.
Soulevant les crinières de ces chevaux sauvages
Qui galopent en horde dans l'eau des marécages,
Couchant les tamaris, les roseaux, les cyprès,
Continuant sa course sans pouvoir s'arrêter.
Au bout de quelques jours, retrouvant la raison,
De plaines en vallons on le sent moribond,
Le Maître enfin calmé pourra s'abandonner,
Au-dessus des flots bleus, en Méditerranée.
Il va près des collines inondées de soleil,
Bordées par la garrigue aux odeurs sans pareilles,
Où chantent les cigales dans un même refrain,
Comme une farandole de fifres et tambourins.
Du mas de Roumanille jusqu'au delta du Rhône,
Il est des villages dont les vieux noms résonnent :
Maillane, Maussane, Forvielle, les Baux,
Chers à notre Provence dont ils sont les joyaux.
Ecoutez, sur les places ombragées en été,
Les anciens du pays parler de leur passé,
Avec l'accent qui traîne comme une mélodie,
Où chantent leurs paroles que beaucoup nous envient.
Parlant avec amour de leurs jeunes années,
De leur belle Provence jamais abandonnée,
Celle des oliviers qu'ils cultivaient naguère,
Des amandiers nouveaux sur des vieux murs de pierres.
C'est là dans ces sentiers, drailles de transhumance,
Que courent les souvenirs de ma plus tendre enfance.
Si victime du sort, il me fallait partir,
Je n'aurais qu'un souhait : celui de revenir.
Il se peut que parfois tes enfants s'expatrient,
Il reviendront un jour : Tu es notre Patrie.*

Dellasta Marcel- Fuveau 1998

e-mail : pagnol13@free.fr

Les " Provence "

Il est plusieurs "Provence" : celle de Jean Giono,
Qui s'étend de Manosque jusqu'aux moulins d'Allauch,
De Frédéric Mistral, ou d'Alphonse Daudet,
Qui s'en va des Alpilles, au pont Saint Bénézet.

Qu'importe que l'on soit d'Avignon ou de Vence,
D'Aubagne ou de Riez dans la haute Provence,
C'est la même beauté, le décor a changé.
Plateau de Valensole, vignes de Puyloubier.

Depuis les monts des Maures au célèbre renom,
Jusqu'aux ocres diaprées des mines de Roussillon,
Les collines de pins inclinés par le vent,
Qui parfois se déchaîne digne d'un ouragan.

On voit contre les troncs des perles de résine,
On sent l'odeur du thym et la térébenthine.
Et ces vieux oratoires au détour des chemins,
Construits par les Anciens pour honorer leurs Saints.

C'est aussi la Camargue aux plaines inondées,
Avec ses flamants roses et ses cyprès penchés.
Et puis le Lubéron, garrigue et romarin,
Qui part de la Durance jusqu'à Saint-Saturnin,

Que de petits villages perchés sur des rochers,
Vieilles maisons groupées autour de leur clocher,
Les ruelles escarpées témoins des transhumances,
Qui guidées par des pâtres traversaient la Provence.

Et je songe à Pagnol, chantant l'eau des collines,
L'imposant Garlaban dans son décor sublime.
Et l'on reste muet devant tant de beauté,
Devant ces paysages, ce ciel immaculé.

Toi l'étranger qui passe, qui sut la découvrir,
Tu n'a plus qu'un désir : celui de revenir.
C'est la terre des miens, celle de mon enfance.
Je suis heureux et fier d'être un fils de Provence.



Dellasta Marcel. Fuveau 1998

Ma Montagne

Depuis la nuit des temps tu domines la plaine,
Comme un gardien jaloux surveillant son domaine..
Tu vois autour de toi, joyau de la nature,
Soulignant ta beauté, d'un écrin de verdure.
Lorsque tu m'apparais ta seule vue me grise,
Je suis émerveillé, muet sous ton emprise.
Je remonte le temps. tu possède la forme
D'un saurien allongé, d'un dinosaure énorme.
Ces monstres ont longtemps fréquenté tes parages :
N'y ont-ils pas laissé trace de leur passage ?
Puis, voici deux mille ans, tu voyais les Germains
Battus par Marius, un général romain.
Pour sceller son succès il te nomma " Victoire ".
Serais-ce une légende, ou s'agit-il d'Histoire ?
On t'appela Ventôse, aussi, pendant un temps,
Sainte-Victoire enfin est ton nom à présent.
Tu es le paradis du randonneur paisible
Qui trouve ton sommet charmant, et accessible.
Tes flancs sont sillonnés de sentiers sinueux
Bordés de terre rouge, rares épineux,
La chapelle Saint-Ser se découvre soudain
Envahie par les herbes, dans un pli de terrain.
A tes pieds des bastides portent des noms chantants,
Tels Le Luc, Subaroque, Piconin , Bramefan .
Et vers le côté Nord, sur le bord du chemin
Un puits, un abreuvoir, taillés par les anciens :
Incontournable halte des troupeaux de moutons
Qui ne manquaient jamais de boire au puits Dauzon .
Tu changes de couleur à l'heure du couchant,
Passant du bleu lavande au rouge flamboyant.
A Cézanne tu dois d'être immortalisée,
Et ces oeuvres figurent dans les plus grands musées.
Plus heureux nous pouvons, sous un ciel merveilleux,
Habiter près de toi et t'avoir sous nos yeux,

Ma Copine Margot

*Lorsque j'étais enfant, j'avais une copine,
Que j'aimais tendrement, car nous étions intimes.
Elle était très jolie, dans ses petits sabots,
Toute habillée de gris, un velours sur le dos.*

*Nous partions tous les deux, faire des randonnées.
Souvent nous empruntions de tous petits sentiers.
Elle était courageuse, marchant toujours devant,
Un peu capricieuse, tout dépendait du temps.*

*Cela ne dura pas, le maître avait parlé,
Un jour il décida de nous faire travailler.
Partant de bon matin, par n'importe quel temps,
Nous suivions le chemin, sous la pluie dans le vent.*

*Il nous fallait marcher, fort loin de la maison,
Toute la matinée, le chemin était long.
Quand l'hiver était rude le mistral nous glaçait,
Sous notre couverture, malgré tout il passait.*

*Souvent l'après midi, nous travaillions aux champs,
Besognant sans répit, nous allions doucement.
Il fallait travailler, à cette époque là,
Le maître nous aima, justement pour cela.*

*Le temps passa bien vite, et nous avons grandi,
Aujourd'hui je suis triste, j'ai perdu mon amie.
On nous a séparés, elle est partie un jour,
Dans mon cœur j'ai gardé, un bel et tendre amour.*

*Elle était si jolie, dans ses petits sabots,
Toute habillée de gris, une croix sur son dos.
C'était une copine, si pleine de tendresse,
Ah qu'elle était jolie, Margot ma chère Anesse.*

(Poème-vécu)

Dellasta Marcel - Fuveau 2002

Le Camarguais

Entre deux tamaris, il est venu au monde,
Par un beau jour d'été, quand le soleil inonde
Les plaines de Camargue de ses rayons dorés,
Dans ce décor unique, un taureau était né.

Le petit taurillon, aux grands yeux de velours
Vivait avec les autres qui lui portaient amour.
Lentement il grandit au milieu du troupeau,
Il était protégé de tous les animaux.

Les années ont passé, c'est un puissant taureau.
Il a l'allure fière, il mène le troupeau.
Il ne se doute pas que l'homme l'a choisi
Pour le martyriser et le faire mourir.

Par un jour de printemps, ils l'ont capturé,
Et dans un camion il s'est retrouvé,
Ne comprenant pas se qui lui arrivait.
Il voyait s'éloigner sa Camargue et ses prés.

Ils l'ont mis dans la nuit, sans boire, sans manger.
Il entendait le bruit de la foule excitée,

Le triste jour est arrivé, il était effrayé,
Une porte s'ouvrit, se croyant libéré
Se retrouva soudain sous un soleil ardent,
Au centre de l'arène pour ses derniers instants.

Devant lui un tueur en habit de lumière.
Qui meurtrit sa chair couverte de poussière.
Il a mal, il subit, il est rouge de sang.
Il a le souffle court, il s'arrête un instant.

Son bourreau en profita pour planter l'épée
Qui le paralysa, cloué là, sans bouger.
La foule debout acclamait l'assassin
Comme il y a deux milles ans, à l'ère des romains.

Il tomba à genoux, roula dans la poussière.
Il avait dans ses yeux tous les maux de la terre,
Une dernière fois, il regarda le ciel,
Il revit sa Camargue sous un grand soleil.

Tout, autour de lui, tournait,
Les arènes, les bravos, les cris,
Courage Camarguais !,
Ton supplice est fini.

Il vient de rendre l'âme, ses paupières sont closes,
Il retourne en Camargue, escorté de flamants roses.

L'Age

On arrive... On est en bas âge,
L'âge tendre, le premier âge.
Le temps de quelques saisons,
On atteint l'âge de raison.

Puis on est dans la fleur de l'âge,
A vingt ans, c'est le bel âge,
Filles est Garçons ont seize ans,
Profitons-en, profitons-en !...

Et bientôt, la force de l'âge
Un matin on s'éveille ! Et brusquement,
Sans savoir pourquoi ni comment,
Soudain, on est entre deux âges.

Et l'on devient d'un certain âge.
Avec tous les inconvénients.
En regardant les jeunes gens,
On comprend qu'on porte son âge.

Et comment lui échapper,
Puisqu'on est déjà bien usé !
Et voici le déclin de l'âge
Et l'on devient un homme sage.

On dit : « Quand vous aurez mon âge ! ».
Et puis rien n'est plus de votre âge...
Et c'est ainsi que d'âge en âge,
Des souvenirs comme seul bagages.

Avec le cœur souvent meurtri,
Et sans avoir vraiment compris.
Un jour on dépose ses bagages,
On arrive au bout du voyage.

Dellasta Josette
Pyuloubier - 2001

Pour l'anniversaire- des 70 ans de Papa

L'ACCENT

De l'accent ! De l'accent ! Mais après tout, en ai je ?
Pourquoi cette faveur ? Pourquoi ce privilège ?
Et si je vous disais a mon tour, gens du nord,
Que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort ;
Que nous disons de vous, du nord a la Gironde :
Ces gens-la n'ont pas le parler de tout le monde !
Et que tout dépend de la façon de voir,
Ne pas avoir d'accent, pour nous c'est en avoir...
Et bien, non je blasphème ! Et je suis las de feindre !
Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre
Emporter de chez soi les accents familiers
C'est emporter un peu sa terre a ses souliers,
Emporter son accent d'Auvergne, du nord, ou de Bretagne.
C'est emporter un peu sa lande ou sa montagne !
Lorsque loin du pays, le coeur gros, on s'enfuit,
L'accent ? Mais c'est un peu le pays qui vous suit !
C'est un peu cet accent, invisible bagage,
Parlé de chez soi qu'on emporte en voyage !
C'est pour le malheureux a l'exil obligés
Le patois qui déteint sur les mots étrangers !
Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause
Parler de son pays, en parlant d'autre chose !...
Non je ne rougis pas de mon fidèle accent
Je veux qu'il soit sonore et clair, retentissant :
Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille,
En portant mon accent fièrement sur l'oreille !
Mon accent ! il faudrait l'écouter a genoux !
Il nous fait emporter la Provence avec nous,
Et fait chanter ma voix dans tous mes bavardages,
Comme chante la mer au fond des coquillages !
Écoutez ! En parlant je plante le décor,
Du torride midi, dans les brumes du Nord !
Mon accent, porte en soi d'adorables mélanges
D'effluves d'orangers et de parfum de lavande,
Il évoque a la fois les feuillages bleu gris
De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris
Et le petit village ou les treilles splendides
Éclaboussent de bleu, les blancheurs des bastides !
C'est accent-la, Mistral-lavande- cigale et tambourin,
A toutes mes chansons, donne un même refrain
ET quand vous l'entendez chanter dans ma parole
Tous les mots que je dis, dansent la farandole!!

(La Fleur Merveilleuse- de Miguel-Zamacoïs) 1928.